

Nietzsche, le messenger de la mauvaise nouvelle

Dionys Mascolo, *Nietzsche, l'esprit et l'Antéchrist*, Éd. Farrago, 64 p.

Stéphan Gibeault

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibeault, S. (2002). Nietzsche, le messenger de la mauvaise nouvelle / Dionys Mascolo, *Nietzsche, l'esprit et l'Antéchrist*, Éd. Farrago, 64 p. *Spirale*, (184), 25–26.

NIETZSCHE, LE MESSAGER DE LA MAUVAISE NOUVELLE

NIETZSCHE, L'ESPRIT MODERNE ET L'ANTÉCHRIST de Dionys Mascolo

Éd. Farrago, 64 p.

si Dieu lui-même s'affirmait comme notre plus long mensonge?
Nietzsche, *Le Gai Savoir*

COURT est cet essai de Dionys Mascolo, *Nietzsche, l'esprit moderne et l'Antéchrist*; dense en est le contenu. Écrit sous la forme nietzschéenne par excellence, le fragment, ce livre — paru pour la première fois comme préface à *L'Antéchrist* de Nietzsche en 1967 et repris dans *À la recherche d'un communisme de pensée* (recueil d'articles écrits par Mascolo entre 1946 et 1990) en 1993 avant d'être publié en tirés à part chez Farrago — ne prêche toutefois pas par la cohérence d'un propos trop éparse. Heureusement, cependant, il y est fort question du modernisme de Nietzsche, de son questionnement perpétuel sur le christianisme, et, outre cela, « au-delà » de vrais-je dire, maintes questions pertinentes se rapportant à la vérité, au mensonge, à la volonté et à la foi y sont abordées.

Contrairement à saint Paul répandant la Bonne nouvelle, Nietzsche se fera prophète du scepticisme. Comme le rapporte Mascolo : « Bien plus que le christianisme et que Jésus, la mort de Dieu l'occupe, et sa conséquence, la mise en doute de toutes les valeurs. »

Esprit moderne dans un monde ancien

Ainsi, à l'ère où le conformisme religieux était particulièrement de mise, en 1888, Nietzsche fait figure de Messager de la Mauvaise Nouvelle en publiant un essai écrit en quelques jours : *L'Antéchrist*. Oui, pour lui, « Dieu est mort », mais pis encore, Nietzsche ira jusqu'à affirmer que « nous n'apportons pas au monde de vérité nouvelle ». Peu s'en faut pour accoler au philosophe l'étiquette de nihiliste (sur laquelle Mascolo ne porte pas vraiment son attention). S'il est une chose qui soit « vraie » dans la pensée nietzschéenne (Qu'est-ce que la vérité?, dit Pilate en réponse au Christ; Jean, 18,38), c'est qu'il n'existe rien d'absolu, rien qui soit tenu comme vérité inéluctable. De plus, tout doit être fait pour s'affranchir des valeurs qui astreignent la liberté maximale de l'individu. C'est donc par mauvaise foi que le « vide » ou le « néant » sont associés à la philosophie de Nietzsche. Au contraire, dans celle-ci, l'éternel retour peut être interprété comme une évolution positive qui tend à explorer les limites humaines.

Il faut croire qu'il n'y a pas d'issue pour s'obliger à repousser les limites, à interroger les vérités acceptées : « *L'une de nos "raisons de vivre" est de préserver cette absence d'issue.* » Or, il n'est pas étonnant d'entendre Nietzsche s'exclamer : « *Deux mille ans presque, et pas un seul nouveau Dieu!* » La raison en est bien simple : le divin, le sacré, rejette inévitablement le profane et « *toutes les activités humaines, à commencer par celles de l'esprit* », écrit Mascolo. Comment un raisonnement ou une nouvelle parole pourraient-ils saisir une vérité nouvelle? L'homme croit, mais il ne « sait » pas encore, ce qui explique le monothéisme(!), selon Nietzsche, qui perdurait encore il n'y a pas si longtemps.

D'après la lecture de *L'Antéchrist* faite par Mascolo, « *ce que le dieu chrétien révèle [...] c'est la terreur que conçut l'homme [...] de ses propres "instincts", de sa réalité [...] : le refus d'essayer de savoir ce que peut être [...] l'homme; la volonté de l'empêcher de se développer, de devenir – la volonté d'étouffer toutes ses virtualités, toutes ses possibilités; l'acceptation que sous le nom d'homme il n'y ait [...] [qu']une créature tout à fait illusoire, [...] fixée dans son inertie, vouée à se répéter, éternellement identique à elle-même* ». Or, il faut bien spécifier encore une fois que « l'éternel retour » pourrait être vu comme une croyance en un avenir meilleur, en une évolution sans fin de l'homme... Elle serait alors basée sur « l'innocence du devenir » (« *espace [...] voué [...] à devenir de plus en plus incertain et de plus en plus vierge* ») qui permettrait à l'homme de transvaluer certaines valeurs plutôt que de sombrer dans l'inertie la plus totale. Si l'innocence du devenir était en quelque sorte la résultante de la transvaluation des valeurs, pourrait-on y voir une marque de l'homme moderne? Sûrement. Cela lui donnerait l'espace nécessaire pour construire cet avenir, ce devenir, avec une nouvelle conscience ou plutôt un semblant de conscience vierge.

Après avoir accepté la mort de Dieu en sachant consciemment « *qu'il tue quelque chose en lui, qui doit être tué pour que la place qu'occupait en lui le mensonge majeur soit libre* », comme le mentionne Mascolo, l'homme est surpris par l'amplitude de sa liberté. Il est pour ainsi dire paniqué, lui qui « croit » à sa culpabilité, à sa « faute originelle » dès qu'il a créé ou imaginé un Dieu, un être sacré. D'emblée, la religion — dans ce cas-ci le christianisme — est placée au-dessus de tout : elle est pure et sacrée; l'homme est profane et

décadent. D'ailleurs, le christianisme est une religion qui prône la victime. Le sacrifice de Jésus sur la croix en est l'exemple même. De plus, n'oublions pas que saint Paul, avec son esprit de missionnaire, met de l'avant l'idée de péché. Or, qu'arrive-t-il à cet être décadent, pauvre et soumis qu'est l'homme? Qu'en est-il du sort de sa vie? « *Dès avant qu'elle ait ouvert les yeux sur le monde, toute vie nouvelle a déjà mérité la mort : le péché est devenu péché originel* », explique très justement Mascolo. Prisonnier de ce cercle manichéen, l'homme n'a qu'une chance de racheter l'âme souillée de son enfant : en le baptisant... Le cercle est d'autant plus vicieux que l'homme s'attribue lui-même une culpabilité, une « faute originelle », dès qu'il crée ou imagine un Dieu. Mascolo constate à cet effet que « *les hommes d'aujourd'hui, non seulement les théologiens, les prêtres et les papes, mais tous les hommes d'aujourd'hui, savent que Dieu est "une réponse grossière", que le christianisme n'est que la manière la plus paresseuse de désigner l'inconnu [...]. [...] Tout le monde ment* ». L'esprit des hommes n'est moderne qu'en regard du monde ancien dans lequel il se trouve...

« L'ennemi de Dieu »

« *Nous autres esprits libres [...] on était considéré comme un "ennemi de Dieu"* », écrira Nietzsche dans *L'Antéchrist*. Le christianisme suivra un chemin parallèle à celui du passage de la pensée communiste à la pensée individualiste : « *Dieu est mort, je suis Dieu.* » La perte de la foi en Dieu, une foi inévitablement commune, se transforme en une croyance en soi. Un siècle plus tard, Nietzsche serait sûrement d'accord avec l'idée de Yann Andréa selon laquelle chaque homme est son propre Dieu, « *Dieu commence chaque matin* » (Voir *Spirale*, n° 181, p.58-59). L'homme semble ne pouvoir compter que sur lui-même puisque les temps de la méditation et de la prière deviennent de plus en plus superflus au cours du siècle dernier. « *Qu'en est-il aujourd'hui de la réalité de la mort de Dieu?* », se questionne alors Mascolo sans émettre d'hypothèse. Il me semble évident qu'elle se confirme davantage aujourd'hui qu'à l'époque où Mascolo a écrit son texte. On constate par ailleurs que cette mort de Dieu (dans certains pays) fait maintenant place à un regain des sectes et des religions orientales. À preuve, même les plus athées se mettent à « croire » au tarot, aux dés du destin, à ce que disent les tireuses de cartes, et ainsi

SATAN LE MÊME

ENQUÊTE SUR LE SATANISME de Massimo Introvigne
Traduit de l'italien par Philippe Baillet, Éditions Dervy, 414.

de suite, pour devenir, en somme, plus « croyants » que les croyants... Chose certaine, l'homme moderne « sait » que la foi, « c'est ne pas vouloir savoir ce qui est vrai » (*L'Antéchrist*). Cela ne fait pas de lui un surhomme à la perfection absolue que « les justes appelleraient démon » (*Ecce homo*). Pourtant, Mascolo considère, à tort il me semble, que « Nietzsche eut la faiblesse de nommer surhomme, mot qui éloigne [...] la possibilité de libération authentique qu'il aperçut, et que nous pouvons avec simplicité nommer l'homme moderne [...] : celui qui a [...] rompu toute attache inconsciente avec les origines ». Or, il m'est d'avis que l'homme moderne, contrairement au surhomme qui, lui, aurait rompu « toute » attache inconsciente avec les origines, constate, comprend et analyse la situation : il « devient » conscient. Totalement? Non. Trop? Probablement pour l'Église. Que reste-t-il à faire en ce début de XXI^e siècle? Culpabiliser les chrétiens sur le point de devenir modernes, rendre coupables ces « catholiques pratiquants le soir de Noël » pour leur désertion des bancs d'église. Du même coup, une autre constatation germe au sein du clergé : la jeunesse n'y est plus. Résultat : la modernisation du christianisme. Ainsi, au Québec, par exemple, certains prêtres vont même jusqu'à faire des messes en plein air sur des rythmes endiablés de groupes rock chantant quelques paroles propices à des interprétations évangélistes afin de rassembler quelques brebis égarées, mais surtout, d'humaniser le sacré : « pour que les instincts les plus bas puissent être de la partie, il faut que Dieu soit jeune », disait Nietzsche dans *L'Antéchrist*. L'effet cathartique est recherché en tentant d'atteindre l'idole religieuse par l'entremise de l'idole du rock'n'roll. L'Église tente alors de fraterniser avec son grand ennemi musical, celui en qui des millions de jeunes ont remplacé l'icône de Jésus par Elvis Presley dans les années cinquante, par les Beatles dans les années soixante et par les Doors dans les années soixante-dix. Pour le dire avec Mascolo : « Sous la pression du besoin de rapprocher de lui la transcendance, l'homme finit par provoquer la chute de Dieu, le rendre plus humain. » Éternel retour à la religion de la « victime » ou du faible! Pas étonnant alors que Nietzsche lance cette virulente boutade : « les prêtres à part, les ivrognes sont les seuls à parler encore de Dieu »! Quand le Dieu est profane, il est plus facile de « l'élever » en mythe par la suite, car il est à plaindre. C'est pourquoi, pour Nietzsche, le christianisme restera l'expression d'un appauvrissement de l'homme, même s'il ne nie pas l'existence d'un dieu. Il en cherche plutôt une justification afin de l'expliquer sans la croyance optimisante traditionnelle. Et même si le Dieu chrétien semble perdre de sa légitimité, la conscience chrétienne, la pensée judéo-chrétienne, est sans doute là pour rester malgré le fait que « notre temps est un temps qui sait... » Et ce temps, justement, n'est-il pas mesuré à partir du début du christianisme?

STÉPHAN GIBEAULT

LE SATANISME, c'est le moins qu'on puisse dire, est un mouvement religieux étrange, non pas tant par l'apparente vanité de son objet, le mal le plus abject figuré par Satan, que par les moyens qu'il prend pour opérer la vénération de ce Mal. Puisqu'il s'agit d'un Mal précis, celui de la religion catholique, le satanisme peut se présenter véritablement comme un commentaire en actes sur le catholicisme et son Église, un supplément étrange et horrifiant qui n'apparaît jamais complètement au grand jour mais toujours d'une manière voilée, autant sous la forme du secret et du complot — des romans de Huysmans à *Rosemary's Baby* — que de l'abjection la plus complète dans les pires journaux à sensations — on a parlé longtemps du satanisme de Charles Manson, le bruit avait également couru dans le sillage de la fusillade de Columbine au Colorado. Mais il semble que, dans sa forme contemporaine, le satanisme tel que nous le présente Massimo Introvigne dans *Enquête sur le satanisme* a su trouver une manière originale de commenter le catholicisme en se posant aux limites de l'acceptable, à travers une mise en spectacle et un langage ancrés dans leur propre immanence, minant d'une manière originale la transcendance divine. L'histoire contemporaine du satanisme pourrait donc se lire véritablement comme une histoire du Même épuré jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire comme l'histoire de la mise en absence de l'altérité.

Cette histoire contemporaine du satanisme commence avec la fondation de l'Église de Satan au début des années cinquante dans les milieux marginaux d'Hollywood et de San Francisco. L'Église de Satan s'est tout de suite entourée d'une atmosphère de scandale délibérée, mais toujours dans les limites de la légalité, le fondateur Anton Szandor Laffey apparaissant en public entouré de danseuses *topless* et déguisé en diable avec une cape et des cornes, ou laissant courir le bruit qu'il avait eu une aventure avec Marilyn Monroe ou encore que l'accident mortel de Jayne Mansfield, qui s'était fait photographe aux pieds de Laffey, était le fait d'un enchantement délibéré. « Si photogénique, nous dit Introvigne, si disponible, si ouvert — jusqu'à publier les rituels —, Laffey pouvait être adopté par San Francisco comme le dernier de ses grands excentriques et par la presse comme l'une des nombreuses particularités américaines. Il obtenait ainsi deux résultats : ne pas être considéré comme "dangereux" par la société civile et par l'État (qui auraient pu aisément

l'écraser) et entretenir gratuitement sa propre publicité dans des milliers d'organes de presse. »

Plus profondément encore, cette politique de relation publique révèle la forme nécessaire que le satanisme a dû prendre dans un monde où la communication ne laisse plus de place pour une société secrète fondée sur les principes de l'abjection la plus absolue. Constamment sur la défensive non seulement en regard de l'institution catholique, mais aussi de toute la société civile chaque fois qu'un meurtre à tendance sacrificielle se produit, l'Église de Satan s'est vue contrainte d'opérer un travail sur les signes et les symboles, introduisant ainsi d'emblée un jeu transgressif avec l'abjection et la profanation, mais dont la signification ne doit jamais excéder sa dimension ludique ou symbolique pour que l'institution religieuse ne puisse jamais être confondue avec une association fanatique et criminelle.

Le spectacle de l'abjection

L'Église de Satan contemporaine joue toujours de cette manière sur deux niveaux sémantiques : un niveau proprement humain à l'intérieur duquel elle produit des signes et uniquement des signes (puisque ils tombent hors de la juridiction de la loi), et un niveau spirituel dans lequel ces signes deviennent des marques de l'abjection et de la profanation catholique. Et toute la théosophie de l'Église de Satan implique constamment ces deux niveaux, au point de faire de Satan lui-même un symbole divin de l'homme : « il ne s'agit pas de vénérer Satan comme personnage réel, mais de mettre en scène "un psychodrame au sens le plus authentique", destiné à libérer les chrétiens et en particulier les catholiques de leur "endoctrinement" passé à travers une thérapie de choc. » Satan devient ainsi la figure proprement dite de l'homme exprimant ses désirs avec, en dernière instance, le culte de l'homme supérieur écrasant les faibles, supplantant tous les Dieux, prêt à tout pour « dominer » les siens. La transcendance satanique contemporaine se pose ainsi comme un spectacle de l'immanence dans lequel le Dehors n'apparaît plus que comme miroir du dedans, où la figure divine, l'Autre de l'homme, n'est que la réflexion de l'homme lui-même.

Le satanisme contemporain a ainsi considérablement modifié la manière d'opérer l'abjection et le renversement de la religion catholique. Elle ne consiste plus en sa pure abjection